

The Hours, de Stephen Daldry • Des numéros d'actrices extraordinaires

Trois destins de femmes au fil des heures

LA MEILLEURE façon de voir *The Hours* est peut-être de se laisser éblouir par la munificence de l'entreprise. Trois actrices admirables, un scénario d'une habileté confondante, une photographie d'un goût impeccable, une complexité en apparence vertigineuse, en réalité parfaitement déchiffrable – c'est offrir tellement plus que l'immense majorité des films.

Mais, une fois démanté l'écheveau qui entrecroise trois destins de femmes, que reste-t-il de ce grand arroi de cinéma ? Quelques moments, tous dus aux actrices : le regard de Nicole Kidman, enfermée volontaire dans l'esprit torturé de Virginia Woolf ; la beauté blafarde de Julianne Moore tenant dans ses bras Toni Colette ; les éclats comiques de Meryl Streep. Mais pas de cicatrices.

Le scénario du dramaturge britannique David Hare, adapté du roman de Michael Cunningham (*Les Heures*, Belfond), est pourtant d'une netteté cruelle. Comme le livre, le film s'ouvre sur la représentation du suicide de Virginia Woolf (Nicole Kidman).

La romancière écrit ses dernières lettres, s'avance jusqu'à la rivière, emplit ses poches de pierres et marche dans l'eau jusqu'à être emportée par le courant. L'apparence de Nicole Kidman, qui profite des progrès du maquillage pour changer de nez, et – du coup – de registre, ouvre une vertigineuse réflexion sur ce qui fait aujourd'hui l'identité d'une star.

En 1951, dix ans après, à Los Angeles, Laura Brown (Julianne Moore) lit *Mrs Dalloway*, de Virginia Woolf, et prépare avec son petit garçon l'anniversaire de son mari.

Encore soixante ans, et voilà Clarissa Vaughan (Meryl Streep), intellectuelle new-yorkaise qui prépare une fête en l'honneur de son ami Richard, poète dont le talent vient d'être consacré par un prix, qui se meurt du sida. Il y a longtemps, avant que l'une comme l'autre aient choisi de vivre avec un partenaire du même sexe, Richard avait surnommé Clarissa « Mrs Dalloway ». Dans la préparation de sa

réception, elle accomplit les gestes de l'héroïne du roman.

A une exception près – que l'on taira –, ces trois lignes ne se coupent jamais dans l'espace et le temps. De la matrice imaginée par Virginia Woolf en écrivant *Mrs Dalloway*, le roman de Cunningham et le scénario font naître deux vies de femmes. Cette idée superbe a tout à gagner du cinéma et de son « *imitation of life* ». Or le miracle reste inachevé. Il faut un peu de temps pour découvrir qui manque à l'appel.

On l'a déjà dit, les actrices (et les acteurs) sont au-dessus de tout soupçon, comme le scénariste. Si la précision du cadrage, les astuces de montage qui ménagent les transitions d'une époque à l'autre, laissent un temps l'illusion d'une mise en scène, celle-ci se dissipe peu à peu, jusqu'à dévoiler cette étrange désertion.

Avec *Billy Elliot*, Stephen Daldry avait montré que la manipulation

des sentiments ne le rebutait pas. Ici, il mange à la table des grands et se tient bien (sauf lorsqu'il s'agit de filmer le regard d'un enfant, auquel cas le naturel revient au galop).

Mais ce montage, cette musique omniprésente, qui un temps ont semblé être les instruments de la mise en scène, finissent par apparaître comme les prothèses destinées à masquer son absence. La bande originale de Philip Glass, aussi didactique qu'une voix off, feint l'émotion à merveille tout en la tenant à distance.

A l'image de Clarissa préparant sa fête, Stephen Daldry semble d'abord préoccupé de faire en sorte que tout se passe bien pour le spectateur.

Thomas Sotinel

Film américain. Avec Nicole Kidman, Meryl Streep, Julianne Moore, Ed Harris. (1 h 54.)